

REVUE
DES LANGUES
ROMANES

Revue des langues romanes

Tome CXX N°1 | 2016
Les Troubadours et l'Italie

Jaufre Rudel de Blaye à Florence : Dante, Pétrarque, Boccace

Roy Rosenstein



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rlr/379>
DOI : 10.4000/rlr.379
ISSN : 2391-114X

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2016
Pagination : 189-210
ISSN : 0223-3711

Référence électronique

Roy Rosenstein, « Jaufre Rudel de Blaye à Florence : Dante, Pétrarque, Boccace », *Revue des langues romanes* [En ligne], Tome CXX N°1 | 2016, mis en ligne le 01 février 2018, consulté le 19 avril 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/rlr/379> ; DOI : 10.4000/rlr.379



La *Revue des langues romanes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jaufre Rudel de Blaye à Florence : Dante, Pétrarque, Boccace

Per Joan Ferrante

Le sujet annoncé a de quoi surprendre. Le troubadour de Blaye aurait-il joué un rôle en Italie et surtout à Florence bien avant Barbieri, Corbinelli et autres Italiens occitanistes de la Renaissance, Florentins ou pas, mais beaucoup plus tardifs (Rosenstein 2005, 2006) ? Jaufre Rudel chez les trois couronnes ? Ce sujet d'apparence panoramique semble bien délimité, pour ne pas dire inexistant, à part une référence trop célèbre dans les *Trionfi* de Pétrarque. La récolte sera forcément maigre, semblerait-il : Dante l'ignore, Pétrarque ne connaît que la légende, Boccace se moque de cette légende et n'en tire rien de positif. Voilà les données classiques en la matière devenues des lieux communs. *Quid plura* ? Le sujet tient-il alors de la provocation ? Sûrement, mais pas seulement. S'est-on embarqué sur une fausse piste, un chemin heideggérien qui ne mène nulle part ? Du tout, c'est ce que nous allons voir.

Depuis au moins l'époque de Giovanni Maria Barbieri (Modena, 1519-1574) et d'Étienne Pasquier (Paris, 1529-1615), d'un côté et de l'autre on admet sans conteste que la poésie italienne trouve son origine chez les troubadours, même si le second tire tout son savoir de Nostredame, qui pour sa part ne s'intéressait qu'aux Provençaux (Meharry 1980, 143). Les Italiens font l'éloge de la poésie de Provence et des régions avoisinantes et la complimentent en la prenant pour modèle. Dante en avait dit presque autant dans le *De vulgari eloquentia*. Mais Pasquier et Barbieri au XVI^e siècle connaissaient tous deux soit la légende soit quelques vers de Jaufre Rudel. Était-ce possible déjà au XIV^e siècle à Florence ? Un examen chronologique des trois couronnes pourra mettre en évidence

un éventuel développement dans leur connaissance – ou leur ignorance – du champion de l'amour de loin.

Dante

On l'a parfois fait remarquer, comme si cela avait quelque chose de surprenant : Jaufré Rudel ne figure pas au panthéon des troubadours nommés expressément par Dante, ni à celui de Peire d'Alvernhe. Jaufré Rudel fait défaut parmi *Les Troubadours de Dante* dans le livre de Chaytor. Maurice Bowra s'en étonne même en reconnaissant une affinité qui aurait pu les réunir (Bowra 1952, 459). Henri Hauvette, pour sa part, félicite Pétrarque de ne pas avoir oublié Jaufré, que Dante « avait négligé de citer » (Hauvette 1931, 76). On se souvient du débat ouvert par Carl Appel et Adolf Kolsen en 1921 (« Tristan bei Cercamon ? ») qui opposait notamment Cluzel (affirmatif : « Cercamon a connu Tristan ») à Delbouille (négatif : « Cercamon n'a pas connu Tristan »). Ce débat s'est achevé temporairement en 1966 sur la conclusion suivante : « Non, Cercamon n'a pas connu Tristan » (après intervention de Lejeune : références dans éd. Wolf et Rosenstein 1983, 26-27). Alors, Dante a-t-il connu Jaufré ? Cet autre débat n'a jamais été ouvert. Dante a-t-il connu d'autres troubadours que les « docteurs illustres » qu'il invoque dans le *De vulgari eloquentia* ou qui entrent en scène dans la *Commedia* ? La question n'a été que soulevée (Russo 2009).

La raison en est simple. Les trois manuscrits datés parvenus jusqu'à nous, *D*, *P*, *V*, parmi d'autres sans doute, circulaient du vivant de Dante. Santangelo, dans son étude sur les familles de manuscrits qu'aurait pu connaître Dante, affirme avec insistance que Jaufré Rudel n'y figurait point (Santangelo 1959). En dehors du témoignage d'une participation au genre bien attesté du *prosimetrum* avec *La Vita Nuova*, alternant pièces lyriques et commentaires en prose comme les chansonniers italiens, Dante n'a pas forcément connu les *vidas* ni les *razos*, contrairement aux affirmations de Bartsch (cité par Santangelo 1959). Dante n'aurait donc pas même connu la légende de la comtesse de Tripoli. D'autres troubadours parmi les plus importants lui sont restés inconnus. Son savoir se limite à une partie de la tradition et reste particulièrement sommaire sur les premières générations. Ce fut le cas aussi pour les grammairiens,

le *Donatz proençals* et surtout les *Razos de trobar*, qui ont été justement largement diffusées en Italie et dont Dante se serait servi pour le *De vulgari eloquentia*. Mais Raimon Vidal, tout comme Uc Faidit, n'a pas non plus connu l'œuvre attribuée par d'autres manuscrits au Comte de Poitiers ni celle attribuée au Prince de Blaye.

Il y a bien une raison à cela : les premières générations de troubadours étaient moins connues avant Nostredame en 1575. Guilhem Joanjòrdi, dans un compte rendu trop enthousiaste du dernier livre sur Jaufre Rudel, se permettait d'affirmer que « nous avons tous entendu parler des poèmes de Jaufre Rudel [vrai] et nous savons tous combien cette poésie fut fondatrice [vrai également], combien elle féconda Dante [c'est faux, ou en tout cas resterait à démontrer]... » (Joanjòrdi 2011). Si l'on se souvient de Jaufre Rudel en tête de la liste des troubadours classiques, et cela depuis Nostredame, ce sont Bertran de Born, Arnaut Daniel, Folquet de Marselha et Giraut de Bornelh que Dante a surtout retenus. Les troubadours que l'on rattache à Dante sont toujours les mêmes : seulement ceux qu'il évoque nommément. Tous les chercheurs s'accordent, de François Pirot à Josep Salvat, de Salvatore Santangelo à Teodolinda Barolini, entre autres (Pirot 1967, Salvat 1969, Santangelo 1959, Barolini 1984). Jaufre Rudel n'y trouve jamais une place, à tort ou à raison, car Dante n'a pas connu Jaufre Rudel, en tout cas pas directement.

Arnaut, donc, mais pas Jaufre. Peut-être Bernart de Ventadorn, pour Chaytor comme pour Anna Ferrari, mais pas nommément (Chaytor 1902, 118-22 ; Ferrari 1988). De fait, Bernart serait peut-être le plus jeune des troubadours connus par Dante. Et qu'en est-il de Jaufre Rudel ? Peu de chance, même s'il fut traduit à côté de Bernart dès le XIII^e siècle (Rosenstein 1995, 337-338).

Dernièrement, quelques chercheurs ont pourtant tenté d'établir un rapport entre le plus célèbre des poètes occitans et la première des trois couronnes de Toscane. Ils sont deux à vouloir établir un parallèle entre Dante et Jaufre Rudel sans pourtant proposer que le Florentin ait connu le Blayais. À défaut d'un lien intertextuel explicite qui démontrerait que Dante a connu Jaufre Rudel, ce qui reviendrait à demander qu'il le nomme à côté des autres troubadours qu'il cite textuellement

ou individuellement, ces chercheurs nous proposent une étude comparative.

Gregory Lucente cherche à démontrer un lien de continuité de Jaufré Rudel à Dante qui se poursuit jusqu'à Michel-Ange (Lucente 1983). Jaufré Rudel associe la présence du désir à l'absence de l'objet qui le provoque, que cet objet soit en chair et en os ou allégorique. Chez Dante le paradoxe amoureux spitzérien – la jouissance de la non-possession – prendra une connotation chrétienne qu'il avait déjà ou n'avait pas encore pour Jaufré. Mais Lucente ne va pas jusqu'à dire que Dante aurait connu Jaufré : il se contente de faire ce rapprochement avant de poursuivre sa démonstration avec le sonnet de Michel-Ange « Vorrei voler », dans lequel il retrouve cette même association du désir à l'absence.

Paul Spillinger, pour sa part, ne soutient pas non plus que Dante aurait connu Jaufré Rudel et admet qu'une lecture de celui-ci par celui-là est peu probable (Spillinger 1990). Il tente néanmoins un autre rapprochement, plus subtil et mieux fondé que celui de Lucente. Le principe de la distance, rejeté par Guilhem IX dans « Ab la dolchor », où il opte pour la proximité de son *Bon Vezí*, sera élevé par Jaufré au rang de valeur essentielle dans « Lancan li jorn », en tant que point de départ de la mémoire et donc de la connaissance. Mais au cœur des préoccupations de Dante, tant dans *La Vita Nuova* que dans la *Commedia*, se trouve la plus grande distanciation de toutes, qui éloigne plus encore que l'exil : la mort, celle de Béatrice et des autres. D'après la lettre à Can Grande, « status animarum post mortem » est son domaine de prédilection. Ainsi Dante prend-il son point de départ non pas dans le premier troubadour ni dans l'ensemble de leur œuvre collective, mais chez le poète de l'amour de loin, qu'il n'a pas lu, mais avec qui il partage le sentiment que la séparation est la base de l'œuvre d'un artiste qui doit penser au loin, dans le temps comme dans l'espace.

Si, avec Lucente et Spillinger, on admet que Dante aurait estimé Jaufré Rudel – son lyrisme onirique ou son culte d'une dame idéale ou sa légende exemplaire, trois éléments qui forment un ensemble cohérent –, nous ajouterons un parallèle plus étroit encore que ceux de Lucente et Spillinger. Il faut en effet voir dans « Qan lo rius » de Jaufré une allusion oblique à la femme d'Uc Bru à qui la chanson est dédiée. Il s'agit de

Sarrazina, décédée peu avant, pleurée par son veuf Uc sur sa tombe à la veille de son départ en croisade, au moment où, entouré de ses cinq fils, il prit le ferme engagement de faire pénitence (Rosenstein 1990). S'il n'était question d'elle, Jaufre aurait dit comme le veut la formule « juzeva, cristiana ni pagana ». Après la perte toute récente de Sarrazina, une femme en chair et en os, Jaufre Rudel félicite son ami Uc de s'orienter – c'est le cas de le dire – vers un autre amour, immortel cette fois, au pays des Sarrasins. En cela Jaufre se rapproche de saint Bernard, qu'il avait entendu haranguer la foule à Vézelay avec ses compagnons Uc Bru de Lusignan, Alphonse Jourdan de Toulouse et son fils Bertrand. C'est également saint Bernard en personne qui, tout à la fin de la *Commedia*, fait passer Dante de Béatrice, autre dame mortelle et décédée, comme Sarrazina, à Marie, la dame idéale, rayonnante, immortelle, céleste (éd. Rosenstein et Leclair 2011, 12-14). Jaufre Rudel, si Dante avait pu le connaître, aurait certainement eu de quoi lui plaire. Le Florentin aurait apprécié le Blayais car les deux poètes se rejoignent dans la poursuite d'un idéal au loin, bien loin d'ici. Dans un sens seulement, Dante l'a connu, sans le savoir, sans le connaître, à travers les disciples de Jaufre Rudel et l'amour idéal que les troubadours des générations suivantes ont chanté en reprenant son exemple.

Pétrarque

Tout le monde connaît l'hommage que Pétrarque rendit à Jaufre Rudel dans les *Trionfi*. En outre, les *Rime* du dernier troubadour, comme si l'on pouvait impunément voler ce titre à Guiraut Riquier, sont jusqu'à un certain point une prolongation des chansons de troubadours, dont, entre autres, celui de Blaye. On a parfois félicité Pétrarque d'être resté indépendant des Occitans (Tassoni dans Zingarelli 1930, 100), parfois on lui a reproché de leur avoir pris ce qu'il y a de plus froid chez le Toscan (Tiraboschi dans Zingarelli 1930, 134). Qu'en est-il en ce qui concerne Jaufre Rudel, troubadour exemplaire ? Ce n'est pas parce que Jaufre dit : « Eu l'am tan e lei non cal » et Pétrarque « voi no cale » qu'il y a eu contact (Gidel 1857, 164) : « non caler » est un occitanisme qui figure dans la tradition poétique italienne du temps de Dante et donc bien avant Pétrarque (Cecco Angiolieri, 1967, 20).

Première constatation : oui, Pétrarque chante évidemment un amour de loin comme les troubadours puisque Laura demeure inaccessible *in vita* comme *in morte*, comme l'avait été Béatrice avant elle. Mais la thématique de la séparation de sa dame idéale ne préoccupe pas *que* Jaufré Rudel, bien évidemment, car elle est bien intégrée dans l'ensemble du corpus des troubadours et de leurs successeurs qui ont tiré parti de l'amour de loin. La connaissance des troubadours, Pétrarque a pu l'acquérir au cours de son séjour à Avignon. Lui seul a séjourné en France. Les deux autres couronnes n'ont peut-être pas même foulé le sol français. Dante n'a jamais fait ses études rue du Fouarre, contrairement à ce que l'on a souvent prétendu en se basant sur une allusion à cette rue dans la *Commedia* (Par. X.137). Boccace a surtout séjourné à Naples dans sa jeunesse. Mais pour revenir à Pétrarque, sa connaissance des troubadours ne se limite pas au seul Jaufré Rudel, elle est vaste et mal définie : « e molti altri ne vidi », dit-il à la suite de ceux qu'il désigne nommément. « Fra tutti », dans sa présentation des troubadours, Pétrarque n'énumère que les noms des poètes (voir la contribution de Wendy Pfeffer dans cet ouvrage, sur l'ordre de la liste donnée par Dante dans le *De vulgari eloquentia*), comme s'il ne savait parfois rien de plus que leurs noms, dont il tire un parti maximum : les deux Arnaut, les divers Peire, Folquet, qui était bien de Gênes avant d'être de Marseille, etc. Somme toute, une énumération anthroponymique différente de celles des galeries de Dante ou de Peire d'Alvernhe, car elle est sans portraits. Jusqu'où vont les connaissances de Pétrarque dans ce domaine ? Sont-elles plus larges mais moins profondes ? Il faut reconnaître que les premières études sur Pétrarque et les troubadours (Gidel 1857, Zingarelli 1930, Ferrero 1959, par opposition à Perugi 1985, 1991 ou Pulsoni 1998) se perdent en généralités diverses et rapprochements vagues, là où celles qui portent sur Dante se limitent strictement à quelques personnages bien définis, toujours les mêmes, comme Bertran ou Arnaut, Sordel et Folquet dans les trois *cantiche* de la *Commedia*. Si l'on constate que Dante ne semble bien connaître que peu de troubadours, force est de remarquer que Pétrarque connaît plus de poètes mais qu'il les connaît moins bien, plus superficiellement peut-être.

Est-ce pourtant le cas donc pour Jaufre Rudel, qu'il nomme avec un peu plus de données que certains autres figurant dans la petite bibliographie qu'il donne dans les *Trionfi* ? Que savait Pétrarque de Jaufre Rudel, au juste ? En citant le cas du troubadour Giaufre ou Gianfre Rudel « ch'uso la vela el remo / A cercar la sua morte », qui prit la voile et la rame pour chercher la mort, on a toujours supposé qu'il faisait écho à la *vida* comme il l'a fait pour les données dont il dispose pour Raimbaut de Vaqueiras, Folquet de Marseille et Guillem de Cabestaing. En sait-il plus que leurs noms et les éléments biographiques, vrais ou faux, fournis par les *vidas* ? D'où aurait-il donc tiré ces données auxquelles Dante n'avait pas eu accès, ou dont il n'avait pas tenu compte (sauf pour Bertran de Born, puisque la *vida* est la source principale du personnage tel qu'il est représenté dans la *Commedia*, comme établi par Gouiran 1985) ?

Depuis Carl Appel, personne ne semble avoir tenté d'établir les familles de chansonniers occitans auxquels Pétrarque aurait fait appel, comme Santangelo l'a fait pour Dante. Dans son étude sur Pétrarque et Arnaut Daniel, Appel croit savoir que, pour la chanson « Lasso me », où une *canço* alors couramment attribuée à Arnaut est citée, Pétrarque aurait eu « sous les yeux » (comme le veut aussi Ferrero 1959, 14) une rédaction proche de celle de notre ms. K (Appel 1924, 215). C'est à peine si Pétrarque cite textuellement quelque autre chanson de troubadour comme Dante l'avait fait mais, connaissant peut-être les *vidas* de Jaufre Rudel et d'autres, il nomme bien plus de poètes. Naturellement, le ms. K et ses parents proches comme I comportent tous des *vidas*, y compris la meilleure version (courte) de celle de Jaufre (Rosenstein 2009). Cette vie romancée aurait peut-être été composée en Italie et vraisemblablement par Uc de Saint Circ, pour donner une lecture pseudo-biographique de ses chansons obscures et pour intégrer son amour de loin dans la tradition. En tout cas, la *vida* a sans doute été écrite, au moins en partie, en s'inspirant directement des chansons qui la suivent, notamment « Lancan li jorn » ou « Qan lo rius ». On a d'ailleurs souvent affirmé que cette vie légendaire a été composée entièrement à partir des chansons, et cela depuis Gaston Paris jusqu'à Don Monson. Ce dernier conclut même que « le biographe n'avait pas besoin de

connaître [...] une quelconque tradition historique associant Jaufré Rudel à la Deuxième Croisade » (Monson 1985, 46).

L'étude des troubadours de Dante reste limitée à une poignée de poètes cantonnés dans les rôles qui leur sont attribués, alors que, chez Pétrarque, la critique a certes voulu établir une bonne connaissance d'Arnaut Daniel en partie héritée de Dante, mais, pour le reste, de vagues notions biographisantes et tirées des *vidas* que Dante n'aurait pas fréquentées. Si, par esprit de contradiction, nous avons voulu souligner chez Dante non pas des liens mais quelques affinités avec Jaufré Rudel, qu'il n'a pas connu, nous pouvons avec Pétrarque proposer une autre hypothèse : que Pétrarque a mieux connu Jaufré Rudel qu'on ne le dit, car il ne suit pas seulement les *vidas* ou même les rares chansons qu'il aurait éventuellement pu connaître.

Que dit Pétrarque, l'un des premiers à faire allusion au sire de Blaye ? Avant Pétrarque, qui écrit *grosso modo* au milieu du XIV^e siècle, certes après la composition de la *vida* vers le milieu du XIII^e siècle, nous disposons de quelques rares témoignages qui attestent la légende de Jaufré avant la *vida*. Faut-il croire, comme Umberto Manfredi et d'autres, que les références à Rudel et Cabestaing « derivano da notizie di natura leggendaria contenute nelle biografie » (éd. Manfredi 1947, 8) ? C'était déjà l'opinion de Vellutello et autres commentateurs qui étalent leur connaissance de la légende pour étayer la phrase de Pétrarque. Certaines éditions anciennes des *Trionfi* se contentent de gloser le passage de Pétrarque en tout et pour tout avec la *vida* en note (Calcaterra 1927, 53). Ici encore on a peut-être manqué de voir quelque chose d'essentiel, car avec ce passage de Pétrarque il faut parler du « passage » de Jaufré Rudel.

Que sait-on au juste de la mort du Jaufré Rudel historique ? Il faut évoquer le précieux témoignage du débat entre Rofian et Izarn. Stefano Cingolani a proposé de faire remonter à la fin du XII^e siècle *l'ensenhamen* de Guerau de Cabrera, où le « vers novel/ bon d'En Rudell » est cité comme indispensable au savoir d'un jongleur (Cingolani 1992-1993). Stefano Asperti dans une autre étude a signalé que la *tenso* Rofian-Izarn est peut-être moins tardive qu'on ne le pensait, peut-être de la même époque ou tout au moins contemporaine des *vidas* du XIII^e siècle. Asperti avance que la *tenso* pourrait à la limite dater

de la fin du XII^e siècle, contrairement à Blum qui l'avait située après 1240 (Asperti 1995, 51-2 ; Blum 1912). Si le Raimon del Plan nommé dans cette *tenso* était le même que le Raimon del Planell qui figure chez Bertran de Born, comme le proposait Chambers, alors Paden, suivi par Gérard Gouiran, le trouverait attesté sous le nom de Ramun de Planels en avril 1189 (Gouiran 1985, 787). Dans ce cas, si cette hypothèse était un peu plus convaincante pour les tout derniers chercheurs (Harvey et Paterson 2010, 1147-1153, part. 1153), non seulement les rares allusions se rapporteraient à Jaufre Rudel de son vivant (Rosenstein 1988), comme l'avait fait très certainement Marcabru au milieu du XII^e siècle, mais nous aurions un ou deux précieux documents sur Jaufre Rudel entre sa disparition lors de la croisade en 1149 et la naissance de sa *vida* un siècle après, vers le milieu du XIII^e. Or, même si elle date du milieu du XIII^e siècle, la *tenso* Rofian-Izarn nous permet de voir se former la légende autour de l'amour et de la mort de Jaufre (Tourey 2001, Gaunt 2006). Rofian parle en effet de « Jaufre Rodell, qe moric al passage », c'est-à-dire en passant la mer, pendant la traversée.

Il ne faut pas voir dans les mots de Pétrarque une allusion à la *vida*, ou pas seulement : si le poète s'accorde ici sur la première partie de son périple selon la *vida* – « mes se en mar » –, en revanche il s'agit pour Pétrarque de trouver la mort et non de chercher le grand amour. La version de Pétrarque ne confirme ni n'infirme la *vida*, qu'il aurait probablement connue, mais elle pourrait aussi bien confirmer ce que nous avait appris Rofian avant l'élaboration de la *vida* ou au même moment, que Jaufre Rudel a bien trouvé la mort qu'il cherchait « al passage », en croisé, comme le dit Rofian : il aurait été DOA, « dead on arrival ». Après tout, c'est à peu de chose près ce que nous dit la *vida* : qu'il est tombé malade en chemin et qu'il est arrivé à bon port comme mort, « per mort », condamné et mourant, comateux ou inconscient, à l'article de la mort. Seules ont été rajoutées par la *vida* la raison de son départ en quête d'une dame et les circonstances de sa mort auprès d'elle. Or ces éléments romanesques, contrairement à ce que l'on a l'habitude de dire, ne sont pas explicitement présents chez Pétrarque. Celui-ci le dit parti chercher la mort qu'il a bien trouvée et non pas la dame qui aurait été ajoutée après coup. Il figure à côté de

Cabestaing, avec qui sa légende est souvent associée et comparée (Rieger 2005). Dans l'énumération de Pétrarque, Jaufre figure donc parmi les malheureux en amour (Zingarelli 1930, 106). Il n'aurait pas été placé là si Pétrarque l'avait imaginé « finir » heureux dans les bras de sa bien-aimée : cela eût été le grand rêve de tout troubadour, même si « finir » dans ce cas signifie surtout la Mort tout court plutôt que la petite mort ! Si le malheureux Cabestaing a été tué par un mari jaloux et son cœur mangé par sa Dame, même si elle a eu un excellent appétit et a trouvé ce mets si savoureux que jamais elle ne voudrait en manger d'autre, cela n'apporte aucune satisfaction posthume à Cabestaing, qui n'en saura rien. Pour Pétrarque alors, contrairement à la *vida*, Jaufre Rudel, autre malheureux en amour, est sans doute mort « al passage » sans jamais avoir rejoint l'amour qui lui restera définitivement inaccessible, au loin, comme l'indique sa qualification, « de lonh ».

La fin légendaire du troubadour d'après la *vida* n'est donc pas confirmée par Pétrarque : c'est plutôt une possible vérité historique sur la mort du troubadour en route, due au choléra, à la peste ou une autre maladie, comme ce fut le destin des croisés qui, pour la plupart, ne sont pas tombés sous des glaives sarrasins. Ce fut également le cas, par exemple, du Chastelain de Coucy, comme l'affirme Villehardouin, ce trouvère mort en mer pendant la Quatrième croisade. Il a fallu attendre le XX^e siècle pour que la majorité des victimes de guerre soient des combattants morts au front. Non, Jaufre n'est pas mort en victime poétique de l'amour, pas plus que de la guerre, mais de mort naturelle... et prosaïque. Raison de plus pour que ses mystérieuses chansons d'amour aient dû attendre la trouvaille d'un Uc de Saint Circ ou d'un autre biographe génial pour intégrer l'histoire véridique de sa disparition « al passage » en croisade à une histoire d'amour, comme pour le Chastelain de Coucy, en quête de cet amour de loin qu'il chanta si obscurément. C'est la *vida* et non Pétrarque qui le fait partir à la recherche de l'amour au lieu de la mort qu'il trouvera, mais d'après la *vida* seulement, dans les bras de sa dame, qui, pour sa part, mettra fin à sa vie en renonçant au siècle pour faire de leur couple un Tristan et Iseut occitan.

Il est même permis de se demander si Pétrarque ne prend pas position dans le débat qui opposa, au plus tard vers la

même époque que les *vidas*, Rofian et Izarn. Ce dernier affirme que Jaufre Rudel n'aurait jamais entrepris son voyage s'il avait su qu'il allait trouver la mort. Or Pétrarque affirme précisément que c'est ce qu'il était parti chercher (traduction, 1553-1556, Lord Morley 1971, 104 : « Geffray Rudell that sought his death (Alasse !) / Upon the water as he hym selfe dyd passe »).

Boccace

Récapitulons par souci pédagogique. Dante n'a pas connu Jaufre Rudel ni même sa *vida*, mais il aurait eu en commun avec lui un départ au loin à la recherche de la dame de ses rêves. Dante ira plus loin encore, jusqu'à l'autre monde, pour rejoindre une *donna angelicata* qui incarnera pour lui la Grâce. Pétrarque, s'il a connu la légende, opte plutôt pour le personnage historique dont il sait quelque chose et peut-être même plus que nous. Quant à Boccace, il aurait connu ne serait-ce que la destinée poétique et légendaire de Jaufre Rudel, mais il n'en a rien tiré de positif... à ce que l'on dit. Si les chercheurs ont à peine songé à établir un rapport entre Boccace et Jaufre, par esprit de contradiction nous allons justement nous y risquer.

Après avoir cité ses troubadours dans le *De vulgari eloquentia*, Dante a intégré comme personnages de la *Commedia* les quelques troubadours qu'il connaît suffisamment ; Pétrarque élargit le catalogue de Dante sans s'engager à faire des tableaux comme son prédécesseur. Boccace, qui a peut-être aussi bien si ce n'est mieux connu les troubadours, encore une génération plus tard, semble tourner la page et leur tourner le dos. Quand Viscardi a abordé *La poesia trobadorica e l'Italia*, il a consacré un court chapitre à Dante, un autre à Pétrarque, puis il a passé Boccace sous silence (Viscardi 1948, 32-35). Certes, il y a bien une histoire de cœur mangé dans *Le Décaméron*, dont un certain « Guglielmo Guardastagno » est victime, mais de Jaufre Rudel, son compagnon dans les annales de l'amour courtois, nulle nouvelle, semble-t-il, contrairement à ce que nous venons de voir avec Pétrarque. Marguerite de Navarre dans son *Heptaméron*, en partie moulé sur la traduction du *Décaméron* qu'elle avait commandée à Antoine le Maçon, reprend bien la légende d'un certain gentilhomme « provençal » qui ressemble à Jaufre Rudel. De même, dans le *Palace of Pleasure* de William

Painter, essentiellement basé sur le *Décameron*, nous retrouvons un peu du légendaire Jaufré Rudel sans qu'il soit nommé. Alors que chez Boccace, qui a inspiré aussi bien Marguerite de Navarre que William Painter, il n'y en aurait aucune trace ? Là encore il faut rouvrir le dossier.

Le lien entre Boccace et Jaufré Rudel a été peu commenté. Pourtant une intertextualité reste à établir entre, d'un côté, le poète de l'amour de loin et sa *vida*, et de l'autre, les contes du *Décameron*. Aux dires de la critique, la quasi-totalité des contes du *Décameron* proviendrait des fabliaux. Si ce genre est étendu à l'échelle internationale, la part occitane n'est pas négligeable. Marcel Carrières, entre autres, avait cité les *vidas* (Carrières 1955, 30) en s'appuyant principalement sur le cas de Cabestaing, « selon les Provençaux » affirme Boccace (4 journée, 9 conte).

Le problème ici est plus complexe : Boccace n'ignore sans doute pas Jaufré Rudel comme ce fut le cas de Dante, mais il ne le nomme pas non plus comme Pétrarque. Si présence il y a, elle sera plus diffuse et plus discrète. C'est un peu notre situation devant le rôle de Boccace dans le développement de Chaucer : la *Teseida*, le *Filostrato*, le *Filocolo*, le *De casibus* ont tous joué un rôle dans la composition de certains textes de Chaucer (Koff and Schilgen 2000, 7). Mais comment situer le rôle du *Décameron* pour Chaucer, mis à part le cas particulier de Griselda qui deviendra « patient Grisel » dans la grande tradition anglaise ? Certes, l'œuvre de Boccace a été indispensable au développement de Chaucer comme à celui de Cervantès. Mais la dette de Cervantès envers le *Décameron* saute aux yeux du lecteur de *Don Quichotte* alors qu'en ce qui concerne Chaucer, cette présence est plus délicate à discerner.

Où donc rechercher Jaufré Rudel chez Boccace ? On peut évidemment relever l'amour de Criseida dans le *Filostrato* de Boccace, comme plus tard dans le *Troilus and Criseyde* de Chaucer, une passion entièrement conçue à partir des rapports non pas qu'elle a eus avec Troilo mais de ce qu'elle a entendu sur son compte : son caractère, sa beauté et sans doute surtout son amour pour elle. Les quelques critiques qui ont abordé la présence de Jaufré Rudel dans le *Décameron* l'ont toujours fait à partir du septième conte de la septième journée :

« E quivi dimorando [al servizio del re di Francia], avvenne che certi cavalieri, li quali tornati erano dal Sepolcro, sopravvenendo ad un ragionamento di giovani, nel quale Lodovico era, e udendogli fra sé ragionare delle belle donne di Francia e d'Inghilterra e d'altre parte del mondo, cominciò l'un di loro a dir che per certo di quanto mondo egli aveva cerco e di quante donne vedute aveva mai, una simigliante alla moglie d'... » (Boccaccio 1985, 716)

Ici Lodovico, fils de commerçants florentins pourtant élevé comme gentilhomme à la cour de France, entend parler des chevaliers au retour de la Terre Sainte qui vantent la beauté, unique dans le monde entier, d'une certaine dame... à Bologne, pas même Boulogne en France, mais Bologna en Italie. Dès cet instant, on reconnaît non seulement une mise en scène qui doit tout à la *vida* de Jaufré Rudel, que Boccace a donc connue, mais aussi et surtout une intention parodique évidente car l'amour de loin n'est pas une belle d'outremer, d'où reviennent les croisés, mais une Bolognaise bien de chez eux. Ce sera sans surprise que Lodovico, pris d'un amour obsessionnel, annonce à son père qu'il part en Terre Sainte alors qu'il se rend en réalité à Bologne pour voir la dame de ses rêves. Arrivé là-bas, ému par les charmes maintenant bien visibles à ses yeux et les propos envoûtants de la bouche même de la dame, il la séduit par ses paroles, avec sa pleine complicité. Son mari en ressortira « cocu, battu et content » comme dans le fabliau « La bourgeoise d'Orléans ». Ce fabliau est si répandu que notre contemporain Marcel Jouhandeau, grand lecteur des textes du Moyen Âge, l'a revisité dans un conte remarquable qui s'intitule « Cocu, pendu et content » (Rosenstein 2008, 295-96). Ici la *vida* idéaliste se réécrit comme fabliau et l'amour devient infidélité. Guido Almansi, Michelangelo Picone et Giuseppe Mazzotta ont étudié le conte de Boccace en rapport avec le fabliau et tous trois ont bien relevé indépendamment et inévitablement la référence parodique à Jaufré Rudel, qui représente pour tout le Moyen Âge l'exemple classique de l'amour né des descriptions par une tierce personne (voir également le regretté Scaglione 1963, 181 ; les diverses sources dont le fabliau sont signalées par Lee 1972 et Branca 1981).

Boccace y prend Jaufré Rudel et sa légende comme cibles de sa moquerie : non seulement la dame la plus parfaite au monde se trouve chez eux et non pas au loin en Terre Sainte, mais elle-même est loin d'être une sainte, vu l'accueil qu'elle ménage au jeune amant et sa façon de tromper son mari, sans compter qu'elle fait battre celui-ci à mort pour avoir osé songer qu'elle pouvait le trahir.

Or le souvenir de Jaufré Rudel se retrouve encore ailleurs dans le *Décameron* et plus discrètement, car il apparaît non pas dans un conte mais dans les discussions qui parfois les entourent, ce qui explique peut-être pourquoi elle a échappé à la vigilance des critiques (Almansi 1975, Picone 1981 Mazzotta 1986). Revenons à la quatrième journée ou l'on ne voit d'occitan que l'histoire du malheureux Cabestaing. Dans la même journée unique, qui a pour thème les amours qui font des malheureux, la présence de Jaufré Rudel reste à démontrer. Il s'agit du quatrième conte, qui n'a suscité pratiquement aucun commentaire ; il est raconté par la très jeune Elissa, qui le présente ainsi :

« Piacevoli donne, assai son coloro che credono Amor solamente dagli occhi acceso le sue saette mandare, coloro schernendo che tener vogliono che alcuno per uita si possa innamorare ; li quali essere ingannati assai manifestamente apparirà in una novella la qual dire intendo ; nella quale non solamente ciò la fama, senza aversi veduto giammai, avere operato vedrete, ma ciascuno a misera morte aver condotto vi fia manifesto ». (Boccaccio 1958, 464)

Cette prise de position, par celle qui est probablement la plus jeune, la plus pure et surtout la plus passionnée de la *brigata*, est non seulement un éloquent hommage au pouvoir de la légende de Jaufré Rudel sur une jeune personne, mais atteste en même temps sa puissance même pour Boccace, contrairement à ce que l'on pourrait penser devant le traitement du même thème de l'amour par ouï-dire dans la nouvelle qui reprend le fabliau de « La bourgeoise d'Orléans ». Dans cette seule quatrième journée, qui prend pour sujet les malheureux en amour, ni Boccace ni les neuf autres participants ne se permettent de se moquer de l'idéalisme d'Elissa et de ses

personnages bafoués par le destin (« thwarted by fate », Ferrante 1965, 222).

Il s'agit ici d'un amour par ouï-dire où Gerbino, prince de Palerme, pris de passion pour une princesse de Tunis qu'il n'a jamais vue, part en guerre se battre pour sauver celle qu'il aime : elle est tuée, il tue ses agresseurs, et sera lui-même tué pour son intervention. Ils meurent dans le malheur et non pas dans les bras l'un de l'autre, séparément, « au loin », comme ils se sont connus. Gerbino la voit mourir – curieusement aux mains des « Sarrasins » du roi de Grenade – comme la comtesse voit Jaufre retrouver son souffle pour le perdre à tout jamais. Mais Gerbino voit sa princesse mourir de loin, devant ses yeux et non dans ses bras comme la comtesse son prince de Blaye. Puis, avant de mourir lui aussi, Gerbino se charge de la faire honorablement enterrer – comme « ella lo fetz honradamentz sepeillir », disait la *vida* des funérailles de Jaufre Rudel célébrées par la comtesse de Tripoli. Il existe même une réminiscence verbale possible : « onorevolmente il fé sepellire » (Boccaccio 1958, 469). Certes, les circonstances sont bien différentes et les rôles inversés : chose rare, la demoiselle précède son soupirant dans la mort. Mais l'histoire est bel et bien celle d'un amour réciproque par ouï-dire, comme dans la *vida*. Y sont présentés les sentiments forts d'un amoureux de loin qui s'engage corps et âme par passion et se sacrifie pour elle. L'histoire de Jaufre Rudel n'est pas évoquée, seulement sa manière de tomber amoureux avec ses sentiments sincères et sa triste fin. C'est un témoignage discret en faveur de l'amour de loin, dont nous avons déjà établi la connaissance par Boccace, mais qui, ici, au lieu de détourner l'histoire en fabliau, élève un monument non seulement à deux victimes de l'amour mais à l'amour par ouï-dire rendu célèbre dans toute l'Europe par la légende qui s'est attachée au nom de Jaufre Rudel.

Il s'agit certes de deux amants qui souffrent le martyre. L'intérêt, comme avec Criseida, repose sur le fait que ce soit encore une femme qui tombe amoureuse par ouï-dire. Par ailleurs, cet amour par ouï-dire sera mutuel, exactement comme dans la *vida* de Jaufre Rudel, où tout est strictement parallèle : le troubadour puis la comtesse entendent parler l'un de l'autre par un intermédiaire, lui au début de l'histoire, elle plus tard ; Jaufre prend la mer pour retrouver celle qu'il aime, de même

qu'elle vient à sa rencontre alors qu'il est mourant ; il meurt pour son grand amour et pour lui elle renonce à la vie séculière en prenant le voile (Rosenstein 2009). Les deux amants de Boccace trouvent la mort aussi, l'un pour l'autre, mais séparément. Boccace met dans la bouche de la jeune Elissa la plus pure transposition d'un amour réciproque par ouï-dire, parfaitement équilibré – peut-être de ce fait trop parfait – et condamné par le destin comme celui de Jaufré Rudel. Tristan et Iseut ont bien connu l'amour avant de mourir enlacés. Le Jaufré Rudel légendaire n'a connu qu'un baiser d'adieu. Les plus purs amants de Boccace se sont aimés sur la réputation et la valeur de l'autre, se sont regardés un instant vivants mais de loin, puis sont morts plutôt que de contrarier leur amour sans espoir : comme le dit Boccace par la bouche d'Elissa, « senza alcun frutto del loro amore aver sentito » (Boccaccio 1958, 470). Pour Boccace, c'est là un témoignage en faveur du pouvoir de l'amour : s'il ne peut vaincre tout obstacle, Gerbino meurt volontiers à l'essai pour rectifier l'erreur d'un père qui donne sa fille en mariage à un étranger qu'elle n'aime point. D'autres, comme Turberville plus tard, n'y verront qu'un problème de droit familial ou international (Wright 1957, 150), mais pour Boccace comme pour celle qui raconte l'histoire, l'amour est roi et n'accepte pas de se soumettre aux contraintes parentales ni à l'injustice. Ce sont deux jeunes amants passionnés, comme Elissa elle-même, et Boccace semble leur donner son plein accord. Faut-il rappeler que c'est le même Boccace qui, selon Almansi, Picone et Mazzotta, tourne en dérision la belle histoire d'amour de la *vida* dans VII, 7 ? Comme toujours avec Boccace dans le *Décaméron*, de Cepperello (I, 1) à Griselda (X, 10), les infinies variations et contradictions de la conduite humaine foisonnent. Mais loin de nous l'idée que Boccace se moque éperdument de la légende de Jaufré Rudel pour avoir également signé le conte de la bourgeoise d'Orléans raconté par Filomena pendant la septième journée. Remarquons d'ailleurs que c'est la même Filomena qui prend la parole après Elissa pendant la quatrième journée. Filomena peut cependant se mettre à narrer son histoire seulement après s'être ressaisie : même Filomena, celle qui racontera la bourgeoise d'Orléans, doit calmer avec un grand soupir sa compassion devant l'émouvante histoire que vient de conclure Elissa.

Nous avons voulu révéler les diverses manières par lesquelles les *tre corone* rendraient hommage à un seul et même troubadour exemplaire. Si Dante pouvait ne pas connaître Jaufré Rudel, ni la légende de sa disparition ni le concept de l'amour de loin, il l'aurait sûrement respecté pour sa quête de la dame idéale au loin et même au-delà. Pétrarque, qui connaît l'existence et surtout la mort du troubadour de Blaye, nous apprend peut-être en passant un élément biographique que nous-mêmes ne savions pas, et ceci sans s'engager face à la légende ni au concept qui définissent Jaufré Rudel pour nous. Boccace, qui connaît bien la légende de Jaufré Rudel, contrairement à Dante, ne fait aucune allusion explicite au troubadour, contrairement à Pétrarque. Mais Boccace a bien intégré à la fois légende (VII, 7) et concept (IV, 4) dans son *Décameron*. Ce Jaufré Rudel, ignoré par Dante, puis connu de Pétrarque, nous le voyons enfin ni inconnu ni cité mais assimilé par Boccace, qui peut tordre le cou à la légende mais aussi représenter le concept avec le plus grand respect pour son amour par ouï-dire et les principes de loyauté et de souffrance partagés par un couple *ses vezer : senza aversi veduto giammai* (Boccaccio 1958, 464).

Roy Rosenstein

The American University of Paris

Bibliographie

Éditions des troubadours

BERTRAN DE BORN, Gouiran, Gérard, *L'amour et la guerre : l'œuvre de Bertran de Born*, Aix-en-Provence, Université de Provence, 1985.

BERTRAN DE BORN, Paden, William D. et al., *The Poems of the Troubadour Bertran de Born*, Berkeley, University of California, 1985.

CERCAMON, Wolf, George et Rosenstein, Roy, *The Poetry of Cercamon and Jaufre Rudel*, New York, Garland, 1983.

JAUFRE RUDEL, Rosenstein, Roy et Leclair, Yves, *Chansons pour un amour lointain : Jaufré Rudel*, Gardonne, Fédérop, 2011.

POESIES DIALOGUËES, Harvey, Ruth et Paterson, Linda, *The Troubadour Tensos and Partimens : A Critical Edition*, Cambridge, D.S. Brewer, 2010.

Éditions d'autres textes médiévaux

BOCCACCIO, *Decameron*, éd. Mario Marti, Milano, Rizzoli, 1958.

CECCO ANGIOLIERI, *Sonetti*, éd. Claude Perrus, Paris, Minard, 1967.

DANTE ALIGHIERI, *De Vulgari Eloquentia*, éd. Pier Vincenzo Mengaldo, Padova, Antenore, 1968.

PETRARCA, *Trionfi*, éd. Carlo Calcaterra, Torino, Unione tipografico-editrice torinese, 1927.

PETRARCA, *Triumphs*, éd. Marco Ariani et Roberto Fedi, Milano, Mursia, 1988.

Autres éditions

CHAYTOR, Henry J., *The Troubadours of Dante*, Oxford, Clarendon, 1902.

FERRARI, Anna, *Vita e fortuna di un testo lirico provenzale: Bernart de Ventadorn, « Can vei la lauzeta mover »*, Roma, Bagatto, 1988.

Textes postérieurs au Moyen Âge

MORLEY, Henry Parker, Lord, *Lord Morley's Tryumphes of Fraunces Petrarcke: The First English Translation of the Trionfi*, Cambridge, Harvard University Press, 1971.

Études

ALMANZI, Guido, *The Writer as Liar : Narrative Technique in the Decameron*, London, Routledge, 1975.

APPEL, Carl, « Petrarka und Arnaut Daniel », *Archiv für das Studium der Neueren Sprachen und Literaturen* 147, 1924, p. 212-222.

ASPERTI, Stefano, *Carlo I d'Angiò e i trovatori*, Ravenna, Longo, 1995.

BAROLINI, Teodolinda, *Dante's Poets : Textuality and Truth in the Comedy*, Princeton, Princeton University Press, 1984.

BLUM, Paul, « Der Troubadour Jaufre Rudel und sein Fortleben in der Literatur », *Jahresbericht der 2. Königlichen Staatsrealschule in Brünn*, 1912.

BOWRA, Maurice, « Dante and Arnaut Daniel », *Speculum*, 27, 1952, p. 459-474.

BRANCA, Vittore, *Boccaccio medievale e nuovi studi sul Decameron*, Firenze, Sansoni, 1981.

CAITI-RUSSO, Gilda, « Dante occitaniste : note en marge d'une édition des troubadours liés aux Malaspina », Guy Latry, *La voix occitane*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, p. 251-263.

CARRIÈRES, Marcel, « De quelques sources occitanes du novellino italien », *Revue des langues romanes*, 72, 1955, p. 29-34.

CHAMBERS, Frank M., *Proper Names in the Lyrics of the Troubadours*, Chapel Hill, University of North Carolina, 1971.

CINGOLANI, Stefano M., « The Sirventès-ensenhamen of Guerau de Cabrera : A Proposal for a New Interpretation », *Journal of Hispanic Research*, 1992-1993, p. 191-200.

FERRANTE, Joan M., « The Frame Characters of the Decameron: A Progression of Virtues », *Romance Philology*, 19, 1965, p. 212-226.

FERRERO, Giuseppe Guido, *Petrarca e i trovatori*, Torino, Gheroni, 1959.

GAUNT, Simon, *Love and Death in Medieval French and Occitan Courtly Literature : Martyrs to Love*, New York, Oxford University Press, 2006.

GIDEL, Charles Antoine, *Les troubadours de Pétrarque*, Angers, Imprimerie de Cosnier et Lachèse, 1857.

HAUVETTE, Henri, *Les poésies lyriques de Pétrarque*, Paris, S.F.E.L.T., 1931.

JOANJÒRDI, Guilhem, *Compte rendu de Rosenstein et Leclair, Écla : écrit cinéma livre audiovisuel*, 13 juillet 2011.

KOFF, Leonard Michael, et DEEN SCHILGEN, Brenda, *The Decameron and the Canterbury Tales: New Essays on an Old Question*, Madison, Associated University Press, 2000.

LEE, A. C., *The Decameron : Its Sources and Analogues*, New York, Haskell, 1972.

LUCENTE, Gregory, « Lyric Tradition and the Desires of Absence », *Canadian Review of Comparative Literature*, 10, 1983, p. 305-332.

MANFREDI, Umberto, *La poesia provenzale e la cultura del Petrarca*, Palermo, Unione tipografico-editrice siciliana, 1947.

MARTINEZ, Ronald, « Italy », *A Handbook of the Troubadours*, éd. F.R.P. Akehurst et Judith M. Davis, Berkeley, University of California, 1995, p. 279-294.

MAZZOTTA, Giuseppe, *The World at Play in Boccaccio's Decameron*, Princeton, PUP, 1986.

MEHARRY, Mary Ann, « Ignorance and Negative Perceptions of the Troubadour Tradition in France (c. 1250-1900) », thèse de doctorat, Detroit, Wayne State University, 1980.

MONSON, Don, « Jaufrè Rudel et l'amour lointain : les origines d'une légende », *Romania* 106, 1985, p. 36-56.

PERUGI, Maurizio, « A proposito di alcuni scritti recenti su Petrarca e Arnaut Daniel », *Studi medievali* 32, 1991, p. 369-384.

PERUGI, Maurizio, *Trovatori a Valchiusa : Un frammento della cultura provenzale del Petrarca*, Padova, Antenore, 1985.

PICONE, Michelangelo, « Il rendez-vous sotto il pino (Dec. VII, 7) », *Studi e problemi di critica testuale*, 22, 1981, p. 71-85.

PIROT, François, « Dante et les troubadours », *Marche Romane*, 17, 1967, p. 213-219.

PULSONI, Carlo, « Petrarca ultimo trovatore », *V Congrès international d'études occitanes*, Toulouse, 1998, vol. 1, p. 69-73.

RIEGER, Angelica, « Trobador-Mythen : Guilhem de Cabestanh und Jaufrè Rudel », Ulrich Müller et Werner Wunderlich, *Mittelaltermythen*, Konstanz, 2005, p. 487-528.

ROSENSTEIN, Roy, « *La vida es sueño* : grammaires d'absence et de présence dans *la vida sostenguda* de Jaufrè Rudel », Guy Latry, *La voix occitane*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, p. 171-184.

ROSENSTEIN, Roy, « Les années d'apprentissage du troubadour Jaufrè Rudel : de l'escola N'Eblo à la segura escola », *Annales du Midi* 100 (1988), 7-15.

ROSENSTEIN, Roy, « Miquel de la Tor's Songbook in Sixteenth-Century France : From Barbieri's MSS via Corbinelli to Nicot's *Thresor* », Catherine Bel et al., « *Contez me tout* », *Mélanges (...) Herman Braet*, Louvain, Peeters, 2006, p. 925-944.

ROSENSTEIN, Roy, « New Perspectives on Distant Love : Jaufrè Rudel, Uc Bru, and Sarrazina », *Modern Philology*, 87, 1990, p. 225-238.

ROSENSTEIN, Roy, « Occitan Language and Troubadour Song in Renaissance France: Jean Nicot (ca. 1525-1600) and the *Thresor de la*

langue françoise », Dominique Billy et Ann Buckley, *Etudes...Peter T. Ricketts*, Turnhout, Brepols, 2005, p. 644-655.

ROSENSTEIN, Roy, « Sainte Eulalie et la belle parole, ou comment la littérature française est née du martyre », Caroline Cazanave et France Marchal-Ninosque, *Mourir pour des idées*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2008, p. 283-297.

ROSENSTEIN, Roy, « Translation », F.R.P. Akehurst et Judith M. Davis, *A Handbook of the Troubadours*, Berkeley, University of California, 1995, p. 334-348.

SALVAT Josèp, « Dante e las literaturas occitana e francesa », *Mélanges offerts à Rita Lejeune*, Gembloux : Duculot, 1969, p. 291-317.

SANTANGELO, Salvatore, *Dante e i trovatori provenzali*, Catania, Facoltà di Lettere e Filosofia, 1959.

SCAGLIONE, Aldo, *Nature and Love in the Late Middle Ages*, Berkeley, University of California, 1963.

SPILLINGER, Paul, « Memory and Distance in Dante and Jaufre Rudel », *Tenso*, 5, 1989-1990, p. 11-32.

SPITZER, Leo, *L'amour lo[i]ntain de Jaufre Rudel et le sens de la poésie des troubadours*, Chapel Hill, University of North Carolina, 1944.

TOURY, Marie-Noëlle, *Mort et fin'amor dans la poésie d'oc et d'oïl aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris, Champion, 2001.

VISCARDI, Antonio, « La poesia trobadorica e l'Italia », Viscardi *et al.*, *Letterature comparate*, Milano, Marzorati, 1948, p. 1-39.

WRIGHT, Herbert G., *Boccaccio in England from Chaucer to Tennyson*, London, Athlone, 1957.

ZINGARELLI, Nicola, « Petrarca e i trovatori », *Provenza e Italia*, Firenze, Comitato Nazionale per le Onoranze Centenarie a Federico Mistral, 1930, p. 99-119.